Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 15 (1947)
Heft: 11

Artikel: Lettre ouverte d'André Gide à François Porché
Autor: Gide, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569678

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lettre ouverte
d'André Gide à François Porché

Nous ne pouvons céder à l'envie de publier ici, sinon in extenso tout au moins en partie, la lettre qu'André Gide avait adressée à François Porché à propos de son livre „L'Amour qui n'ose pas dire son nom". (Nouv. Revue Française, Janvier 1929).

Cette lettre, pleine de courtoisie, de franchise et surtout de supériorité d'esprit, nous fait comprendre une fois de plus la valeur de l'écrivain et de l'homme qu'est André Gide. La rédaction.

Janvier 1928.

Mon cher François Porché,

On dit que vous avez écrit un livre courageux. Je le dis aussi, et que votre grand courage a été, tout en vous opposant au mal, de ne pas faire chorus avec les aboyeurs; de comprendre et de faire comprendre qu'il y a, dans le sujet que vous traitez, autre chose que matière à anathèmes, à quolibets et à brocards.

Tout votre livre respire, à l'égard de la question, non seulement une intelligence peu ordinaire; mais aussi une honnêteté, une décence et une courtoisie, (particulièrement en ce qui me concerne), auxquelles je suis peu habitué, et, partant, loin d'être insensible. Il y a plus: je n'ai pu lire sans une émotion profonde les pages où vous évoquez certains souvenirs du temps de guerre, et veux que vous sachiez l'écho que l'expression de votre estime et de votre sympathie trouve en mon coeur.

Combien fut grande ma surprise, en poursuivant ma lecture, de ne rencontrer, de page en page, à peu près rien que je ne dusse approuver. Partout l'on sent le plus sincère effort de ne pas condamner sans juger, de ne pas juger sans comprendre, et j'estime qu'on ne saurait pousser plus loin l'intelligence de ce que pourtant l'on désapprouve.

Si quelques objections, irrésistiblement, se soulèvent en mon esprit au sujet de ce qui touche à ma personne ou à mes écrits, est-ce uniquement parce que mon amour-propre entre en jeu? Je ne crois pas. Il me paraît que, dans le portrait que vous tracez de moi, certains traits sont un peu grossis, d'autres un peu faussés (sans du reste aucune intention malveillante) et que, pour vous donner plus de raisons de la combattre, parfois vous outrez un peu ma pensée. Enfin cette évolution, cette courbe que vous découvrez dans mon oeuvre et dans mon caractère, et que les titres mêmes de vos derniers chapitres dénoncent, cet enhardissement progressif, c'est vous qui l'inventez.

Ainsi vous signalez mon ***Immoraliste*** mais ne parlez pas de ***Saül*** bien plus topique assurément, publié en 1902 également, mais écrit cinq ans plus tôt. Il ne dépendait pas de moi que la pièce fût jouée; je fis ce que je pus pour la produire; Antoine faillit très courageusement m'y aider... Je ne rappelle pas cela pour me targuer d'avoir devancé Proust, mais parce qu'il n'est pas dans mon humeur de

jouer ce rôle du Moron de la farce, qui ne descend de son arbre pour combattre l'ours, qu'un autre ne l'ait préalablement mis par terre.

De même, selon vous, je n'aurais „pris que sur le tard cette détermination d'écrire mes mémoires". Quelques amis communs pourront vous certifier que cette détermination, avec toutes ses conséquences, fut prise dès avant 1900; et non seulement la détermination de les écrire, mais bien aussi celle de les publier de mon vivant. Et de même pour ***Corydon.***

Ce qui me paraît manquer surtout dans votre livre, c'est le chapitre que semblait promettre votre préface, un chapitre qui formerait réponse à cette question que personne n'a l'air de se poser, encore qu'elle me semble inéluctable: — Quelle est, selon vous, dans leurs rapports avec la littérature, le devoir de ces „grands lettrés", j'entends: de ceux qui font partie de cette troupe? Certes ils ne sont pas tous tenus de parler de l'amour; mais, s'ils en parlent, ce qui est assez naturel, poètes ou romanciers, devront-ils feindre d'ignorer celui „qui n'ose dire son nom", alors que, si souvent; c'est à peu près le seul qu'ils connaissent? Car enfin, s'écrier avec tel et tel: „En voilà assez; la mesure est comble!", c'est fort joli, mais c'est avouer du même coup qu'on préfère le camouflage. Ne voient-ils qu'avantage dans le travestissement qu'implicitement ils conseillent? Pour moi je crains que ce constant sacrifice à la convention, consenti par plus d'un poète ou d'un romancier, parfois célèbre, ne fausse un peu la psychologie et n'égare grandement l'opinion.

— Mais la contagion! direz-vous. Mais l'exemple!...

Pour épouser votre crainte, il me faudrait être un peu plus convaincu que je ne suis:

1° que ces goûts puissent si facilement s'acquérir;

2° que les moeurs qu'ils entraînent portent nécessairement préjudice soit à l'individu, soit à la société, soit à l'état.

J'estime que rien n'est moins prouvé.

Le snobisme et la mode m'irritent autant que vous; et, peut-être, sur ces points, plus que vous. Mais je crois que vous vous exagérez leur importance, tout comme celle de l'influence que je peux avoir.

Si je m'occupe ainsi de votre livre, mon cher Porché, c'est que, pour la première fois, je me trouve en face d'un adversaire honnête; je veux dire: que n'aveugle point une indignation préconçue. Et même, à ce reproche de forfanterie que vous formulez et qui s'adresse peut-être un peu à moi, si je ne proteste que faiblement, c'est certain que vous m'accorderez qu'il est bien difficile, où si longtemps la dissimulation fut de rigueur, d'être franc sans paraître cynique, et naturel avec simplicité.

Tout amicalement votre André Gide.